

MES DERNIERS MOTS

MATTHIEU BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : Matthieu Biasotto © 2017. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6904-2

J'ai tout oublié. Tout. De ce que j'ai vécu, jusqu'à la personne que j'étais. S'il ne reste rien, je ne le dois pas à un accident. Ce n'est pas non plus une maladie. Ma perte de mémoire est brutale, sans doute à la hauteur de ce que j'ai fait.

Mes heures sont comptées, les règles du jeu ont changé et elles sont contre moi. Il va me falloir composer avec une existence qui ne m'appartient plus si je veux sauver ma peau.

Dans cette course contre la montre, sur les traces de mon ancienne vie, je tente d'échapper à une situation qui me dépasse et qui nous dépasse tous. Tout au bout de cet enfer, la vérité me tend les bras. Je vais découvrir le rôle que je dois jouer, le vôtre aussi. Il y aura un avant, un après, c'est certain. La fin n'est jamais une fin, ce n'est qu'un commencement laissant entrevoir quelque chose de bien plus grand. Vous le comprendrez avec mes derniers mots.

CHAPITRE 1

« Ma vie est mon message », cinq mots qui sonnent comme une énigme, à moins que ce ne soit un avertissement. Cette mise en garde est la toute première chose que je parviens à déchiffrer lorsque la lumière revient enfin. La toute première chose que me renvoie ce miroir sale, fendu et piqué. Une vieille ampoule à filament suspendue au-dessus de ma tête grésille une dernière fois avant de se mettre à briller en continu. Où suis-je ? Qu'est-ce que ça veut dire ? « Ma vie est mon message », je le vois en gros, placardé sur ma cage thoracique. Pourquoi, comment ? Je l'ignore. Qu'est-ce qui vient de m'arriver ?

Aussi inquiet que stupéfait, je baisse la tête, outrepassant une douleur vive qui embrase ma nuque, une violente décharge me fait serrer les dents. Mon œil voyage de droite à gauche, afin d'examiner cette phrase qui recouvre le haut de mon buste entaché de traces étranges qu'on aurait essuyées dans la précipitation. Mes doigts glissent sur mes pectoraux encore sensibles et ma clavicule, passant en revue chaque lettre fraîchement gravée sous la peau. C'est tatoué, ça ne partira jamais. Pourquoi sous cette inscription bizarre, je porte également une clé au niveau du cœur ? Une clé ridicule, pas loin du téton. Les picotements reviennent, répondant à une inflammation localisée dans le haut de mon cou. Les sensations se réveillent, j'ai la poitrine en feu et des questions qui brûlent mes lèvres. Qui m'a fait ça ? Pourquoi ? Qu'est-ce que je fabrique ici ?

J'étais dans le noir, mais pas dans la pénombre de la salle de bain, non, je veux dire que j'étais au cœur des ténèbres, au fond de mon esprit. Je me suis égaré dans un trou sombre et nébuleux dans lequel j'avais la sensation de chuter encore et encore. J'étais dans

un épais brouillard, mais depuis combien de temps ? Je n'en sais rien. Impossible de me souvenir, j'ai complètement perdu le fil. J'ai l'impression d'avoir dormi pendant un siècle, d'avoir été débranché. Oui, comme si un mec avait coupé le courant pour faire de moi une coquille vide. Dans la glace, apparaissent ici et là les boursofflures et les motifs sombres qui ornent mon torse, mes bras ainsi que d'autres parties de mon corps, entre sang séché et bavures ébène. J'ai des tatouages un peu partout, bonté divine, combien j'en ai ? Dans le reflet, mon derme rougi appelle à l'aide, l'encre encore luisante révèle des traits plus laids les uns que les autres, des sigles dont le sens m'échappe. Et puis je croise mon visage terrifié, ou plus exactement, le regard bleu et affolé d'un type que je reconnais à peine.

Cet étranger, presque nu, tremblant sans savoir pourquoi au milieu d'une salle de bains lugubre, c'est moi. Je me découvre ahuri, et j'ai la sensation de m'observer pour la première fois, l'impression qu'on a tout effacé de mon crâne, absolument tout ce que j'ai vécu. Je scrute mon visage creusé et abîmé, en détaillant la mine fatiguée d'un forain venu de l'espace. Je fais face à un type bizarre, hébété, pris d'une amnésie brutale, sans queue ni tête.

C'est donc à ça que je ressemble ? Des pupilles translucides où se disputent le gris et le turquoise. J'ai les paupières tombantes, des bleus et des plaies sur la figure, puis un bouc prolongeant une barbe presque rousse et une épaisse crinière assortie, qui chute jusque sur mes épaules. Depuis le miroir, mon œil parcourt l'espace qui m'entoure et quitte le carrelage aussi crasseux que bousillé, se moquant des murs fissurés sur lesquels des insectes rampent entre les traces suspectes. Je m'attarde à présent sur les égratignures puis les ecchymoses qui barrent ma face émaciée. Nom de Dieu, comment je me suis fait ça ?

C'est difficile à accepter, pourtant je n'ai plus aucun souvenir. Plus rien. Et ça me terrifie. J'ai beau chercher, remonter le plus loin possible, c'est le vide complet. Je ne suis même pas fichu de savoir quel jour on est. Ma respiration s'accélère, parce que j'ai

conscience d'avoir l'esprit totalement grillé. Mon cerveau ne répond plus comme je le voudrais, je crois que je vais pleurer, c'est un cauchemar. Dans mon crâne comme dans mon cœur, il n'y a que le néant, de la bouillie, pas le moindre fragment du passé auquel m'accrocher, à tel point que je ne sais plus qui je suis ni comment je m'appelle.

Masser mes tempes dans l'espoir de me ressaisir tout en me persuadant que ma mémoire va revenir n'y change rien. Alors, je m'incline vers le miroir, je m'approche davantage en espérant sonder cet inconnu, pour me rappeler d'une image, d'une voix, d'une odeur, en vain. Doucement, je tâte ma pommette encore à vif et mes doigts effleurent le coquard qui enfle lentement mais sûrement. Tout en passant la langue sur mes lèvres écorchées, je réalise que j'ai pris cher. Ça pique. On dirait que je me suis battu et que j'ai bien ramassé. Il faut que je réfléchisse, que je me reprenne et que je rassemble mes idées : je me suis battu, OK... Mais avec qui et surtout, pourquoi ? Dites-moi que je vais me rappeler, que tout va s'expliquer, je veux sortir de cette brume confuse, je ne peux pas rester sans savoir.

Dehors, il me semble entendre les bruits venant de la rue, la ville qui gronde au loin même s'il fait nuit, puis je crois reconnaître des gens qui courent sous l'averse. C'est comme si la pluie répondait à chaque goutte du robinet fuyant de ce maudit lavabo auquel je me cramponne. Je m'y accroche de toutes mes forces parce que je chancelle d'effroi en abandonnant mon regard sur la faïence sale.

Il y a du sang frais et poisseux qui stagne sous le mitigeur, une lame de rasoir souillée traînant sur le rebord et au fond, tout au fond... Bon Dieu... Une sorte de puce électronique, pas plus grande qu'une pièce de monnaie, qui baigne dans le rouge. Qu'est-ce-que-c'est-que-ce-truc ? Mon cœur s'emballe, même si j'ignore à quoi ça rime exactement. Je suis en plein délire, je vais me réveiller, ce n'est pas possible.

Un frisson sordide me parcourt la nuque, déclenché par un fluide

qui glisse le long de la jugulaire et sur mes omoplates. Je sens ce liquide tiède couler à côté de ma colonne vertébrale. C'est un filet de sang qui rampe jusque sur mes mollets avant de rejoindre les serviettes pourpres imbibées à mes pieds. Mes pieds, justement, viennent de heurter une arme de poing abandonnée à terre. Un pistolet que j'écarte du bout de l'orteil. Je n'ai pas le temps de m'y intéresser, car dans mon dos, couvrant mon souffle terrifié, un bruit sec de gants en latex me fait tressaillir. Ce claquement précède des sanglots lancinants à quelques mètres derrière moi. Il s'agit de pleurs, les pleurs d'une jeune femme accroupie dans l'obscurité, au beau milieu d'une pièce salement ravagée. Je ne rêve pas, il y a quelqu'un ici avec moi dans ce taudis.

Frêle et craintive, à peine éclairée par la lueur timide d'un écran qui grésille au fond de la salle, elle verse des larmes au cœur d'un chaos composé d'aiguilles, de machines à tatouer, de flacons et de serviettes en papier usagées. Elle est là, tremblant comme une feuille, entre quatre murs d'un squat glauque à faire peur, hoquetant comme une bête fragile. Elle est blonde, je crois. Blonde ou avec des mèches. Blonde et toute menue, recouverte de tatouages, elle aussi. Pourquoi portait-elle des gants ? C'est cette gamine qui m'a tatoué ? C'est elle qui m'a fait ça ? Est-ce qu'elle sait où on est ? Est-ce qu'elle sait pourquoi ? Est-ce qu'elle sait qui je suis ?

— Excuse-moi ? Hey ! Petite ? Psss... Qu'est-ce que je fais ici ?

Silence amer et pleurs poignants de cette ombre fragile, tout en noir et blanc.

Oh ? Tu m'entends ? Tu parles ma langue ?

Elle ne me répond pas, non, elle semble sous le choc et totalement dépassée. Luttant contre mes premiers vertiges, je titube vers elle, je la scrute dans la pénombre, en cherchant à croiser les billes embuées qu'elle cache derrière de grosses lunettes reflétant par moment la lueur ténue de la salle d'eau. J'attends des réponses qui ne viennent pas, et à en croire son attitude, je devrais m'inquiéter.

Vraiment m'inquiéter.

Du revers de la main, elle s'essuie le bout du nez après avoir reniflé, elle réprime ses derniers spasmes nerveux et ne daigne toujours pas m'adresser la moindre attention. Non, ce qu'elle fixe, d'un œil hagard, c'est cette flaque brune, celle qui reflète l'image de la télé freezant par moment, cette flaque qui s'étend sous une paire de jambes inertes. L'horreur percute mon cœur, le faisant cesser de battre une seconde, car ce que je vois me coupe le souffle. Un homme en uniforme est à terre. La vache, la moitié de sa tête est arrachée ! Il a le crâne pulvérisé par une cartouche, si je me fie au flingue qui traîne juste à côté. Une sueur froide s'empare de tout mon être, poussée par le vent glacé de nouvelles questions qui me font basculer dans le sordide. Pourquoi ce cadavre entre elle et moi ? Qui est ce type ? Bonté divine, qu'est-ce que j'ai fait ?

CHAPITRE 2

Étranglé par un silence nourri d'incertitudes effroyables, perdu dans un abîme insondable creusé par des doutes corrosifs, je sens monter une terrible vague d'angoisse et je suis tétanisé devant la gamine. Il y a cette arme à feu qui ne trompe pas et je me demande si c'est elle qui a tiré ou si je suis une espèce de monstre, un dégénéré ou un psychopathe sans même le savoir, ni même m'en rappeler.

Je veux des réponses, il faut que cette fille me parle. J'en ai besoin. Alors, je me risque à faire un pas vers elle tandis qu'elle recule tant bien que mal sur le sol immonde. De ses petits bras frêles, elle glisse et se pousse en arrière, se frayant un chemin dans les déchets laissés par une séance de tatouage qui aurait mal tourné. Elle fait tout ce qu'elle peut afin de maintenir une certaine distance entre nous. C'est comme si cette ado tatouée redoutait ma réaction ou le moindre de mes gestes, comme si j'incarnais le Mal dans sa plus pure expression. Je n'aime pas la frayeur qu'il y a dans son regard quand elle me dévisage comme ça. La blonde à lunettes est terrifiée, je le devine à chaque fois qu'elle respire. Je lui fais peur et ça me fait peur.

— Tu... Tu peux me répondre ? Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui se passe ? Où on est ?

Elle ouvre enfin la bouche. Je perçois les premières notes de sa voix, une voix rauque, mais toute en rondeur, légèrement éraillée par la trouille.

— Vous... Vous avez tout oublié ?

Comment tu le sais ? Tu me connais ? Qui es-tu ? Et moi, qui je

suis ?

Elle pince ses lèvres en portant sa main tremblante sur le front. Je n'ai pas de réponse et pourtant, j'ai tellement d'autres questions.

— Pourquoi on est tatoués ? Qui est ce type ? Qu'est-ce qu'on fout ici ?

Au lieu de m'éclairer, elle reste muette quelques secondes. Nerveusement, la jeune blonde développe sous mes yeux un petit tic gestuel qui consiste à se toucher l'extrémité de chaque doigt avec son pouce, le tout à une vitesse hallucinante. Elle me met mal à l'aise et ce qui sort de sa bouche ne m'aide pas à y voir plus clair – bien au contraire.

— Ça veut dire que vous aviez raison.

— Raison à propos de quoi ?

— Ils n'émettent plus...

— Qui ça ? Regarde-moi !

— On vient juste de commencer...

— Qu'est-ce qui vient de commencer ?

— Ils... Ils peuvent revenir...

Elle se demande si nous serons à la hauteur et je n'ai aucune idée de ce que ça signifie, puis elle souffle sans cacher sa terreur qu'il ne faut pas rester là, qu'ici, c'est trop risqué.

— De qui tu parles ? Tu dis qu'ils vont rappliquer... Mais qui ça ?

En dépit de ses tremblements, elle tente de se contrôler, mais éclate une nouvelle fois en sanglots en regardant les quatre coins de la pièce. Ses lèvres se tordent dans une moue mâtinée d'une tristesse infinie, une grimace trahissant un désespoir inconsolable, surtout lorsqu'elle pose ses yeux sur les impacts de balles tout autour de nous. Elle secoue la tête en déplorant l'état des lieux avant de sécher ses larmes, de murmurer en boucle et avec frénésie un truc étrange, du genre « Vous aviez raison ».

En suivant son regard humide, je pose mes yeux sur cette pièce dévastée aux faux airs de boucherie et je me demande comment et en quoi je peux avoir raison alors que mon esprit est une toile blanche. À la faveur de l'écran LCD qui agonise dans le coin du fond, je m'approprie l'espace et ce n'est pas rassurant. On dirait une salle à manger plongée dans la pénombre, un salon modeste dans lequel on se serait battu avec une violence inouïe. Les meubles sont défoncés, les chaises et les fauteuils renversés avec une rage hors du commun. L'écran plat allumé témoigne d'un épisode brutal, il affiche une large fissure qui lézarde la dalle sur toute sa diagonale. Il y a des taches noirâtres sur les pixels endommagés. De l'hémoglobine, encore et toujours. C'est moi qui ai déclenché ce carnage ? Est-ce que ce champ de bataille explique mon amnésie ?

Sur la table basse, les restes d'un gâteau d'anniversaire éventré attestent d'un état de décomposition avancé. De petites larves se tordent dans la génoise au bord du fraisier pendant que de grosses mouches à viande se délectent du glaçage entre les bougies éteintes. Si la plupart des insectes suçotent la pâtisserie en se collant du sucre sur les ailes, quelques-uns abandonnent le dessert moisi pour virevolter et venir se poser sur le corps d'un autre individu gisant contre la porte d'entrée. Un autre macchabée. Sauvagement tué. Celui-ci a une pelle à tarte plantée dans la trachée.

Nouvelle vision épouvantable, nouvelle nausée, mon palpitant marque une pause et je m'enfonce un peu plus dans la déraison. J'ai du mal à respirer, parce que je comprends le lien de cause à effet. La petite blonde à lunettes n'a pas la corpulence pour faire ça. Elle n'a pas la force physique pour transpercer l'œsophage d'un individu, il n'y a qu'à voir comme elle est taillée. L'évidence me creve le cœur, la réalité me donne le tournis, je suis forcément l'auteur de cette scène abjecte. Pourquoi j'aurais enfoncé ce truc dans la gorge de ce type ? Pourquoi est-il lui aussi en uniforme ? C'est d'ailleurs le même uniforme qui semble avoir été jeté en vrac

sur une des chaises à côté de la TV en sourdine. Le visage de l'officier ne me rappelle strictement rien. La combinaison noire ne m'évoque aucun maudit souvenir. Je n'ai toujours pas la moindre trace de ça dans mon esprit. Je vais devenir dingue, je le sens, ma logique part en lambeaux.

Pitié, si quelqu'un m'entend... il faut que je comprenne. Je plaque ma main, fébrile et sans doute assassine, sur la bouche pour me contenir et éviter de fondre en larmes devant cette fille dont j'ignore tout. Ma poitrine se serre parce que tout porte à croire que je suis une bête sauvage et sans merci. Les yeux rougis, je me répète intérieurement que je ne peux pas être comme ça, que je ne suis pas un meurtrier. Pourtant les corps mutilés hurlent le contraire, la petite blonde terrifiée me renvoie dans les cordes, face à mes responsabilités. En tout état de cause, il est trop tard. Tout a basculé dans ce salon. Il s'est déroulé l'irréparable et je suis incapable de m'en rappeler.

Accablé par des hypothèses qui vont probablement me rendre fou à lier, je suis sur le point de m'écrouler face à la cruauté des faits. Sauf que la petite tatouée saisit son smartphone pour me hisser loin du trou noir dans lequel je pourrais sombrer. De ses doigts qui manquent d'assurance, elle fait glisser l'appareil par-dessus le corps de celui qui a la face arrachée et pousse le mobile d'un geste prudent jusqu'à mes pieds. D'un simple mouvement de la tête, tout en reniflant, elle désigne du menton le petit écran tactile en murmurant d'une voix anxieuse :

— Vous... Vous devriez jeter un œil là-dessus.

CHAPITRE 3

Puisque la petite blonde insiste, je l'écoute. Il y a dans ses trémolos une urgence larvée, quelque chose qui me pousse à obéir. D'une main pas bien sûre, je m'empare du smartphone, non sans un pincement au cœur en découvrant ma figure au centre d'une vidéo laissée sur pause. Je cherche du regard un semblant de réponse dans les yeux de la gamine, mais son état ne permet pas d'en obtenir davantage. Entre mes doigts, j'ai le poids de la vérité mais aussi la peur de découvrir le pire. D'un balayage du pouce, je lance la lecture de l'enregistrement, sans être tout à fait sûr de pouvoir encaisser le message qui m'est destiné. Filmé de face, dans le salon, pas très loin de l'endroit où je me trouve, je suis assis à l'envers sur une chaise et je me parle à moi-même. Le moins que je puisse dire, c'est qu'il s'agit d'une expérience aussi troublante que malsaine.

« Matthieu, il faut que tu m'écoutes attentivement. On a très peu de temps. Si tu vois cette vidéo, c'est que je suis passé à l'acte, je l'ai vraiment fait. C'est grave. Tout est enclenché et tu ne peux pas revenir en arrière. Tu ne te souviens probablement de rien, parce que je suis sur le point de m'ôter l'implant fixé derrière mon oreille... »

J'éprouve un certain malaise en écoutant mes propres mots, en faisant face à cette version de moi qui sait précisément ce qui s'est passé. Instinctivement, je porte mes doigts en haut du cou, je sens cette douleur aiguë qui dévore ma peau derrière mon lobe. C'est profondément entaillé, encore à vif. La plaie est toute fraîche, mes phalanges écarlates en témoignent. Je comprends mieux le lavabo, la puce et le filet de sang sur mon épaule et dans mon dos. Mais ce que je ne comprends pas, c'est le grésillement strident qui se joue

en bruit de fond, cette sorte de bourdonnement pénible couvrant le son de ma voix à l'écran.

« Cette puce contient tous tes souvenirs, ton identité et bien plus encore. J'imagine que tu dois certainement être déboussolé à l'heure qu'il est. Quelque part, c'est normal... Ça veut dire que... Et, crois-moi... c'est étrange de devoir te l'avouer comme ça... »

Au second plan, cachée dans son dos, la petite se redresse et ajuste ses lunettes. Elle a les yeux rivés sur mes vertèbres, l'air concentré, elle porte ses gants. On reconnaît dans sa main droite, une machine à tatouer dont l'aiguille vient de s'arrêter et dans sa main gauche, une serviette en papier tachée de rouge et de noir. Mon double semble grincer des dents pendant que la gamine frotte entre les omoplates. Durant une fraction de seconde, son soupir précède un blanc qui ne présage rien de bon lorsqu'il replonge ses yeux dans la caméra. Je déglutis en attendant la suite alors qu'il gratte sa barbe en grimaçant et que, sur son visage, la gravité prend toute la place.

« J'sais pas bien comment le formuler pour ne pas que ce soit trop dur à entendre... mais ça veut dire que d'une certaine manière... je suis mort dans ton esprit et que tu repars à zéro. Tu m'as bien entendu : je suis mort, et il y a peu de chance pour que je revienne... ça risque d'être compliqué. »

L'annonce provoque une onde de choc sous ma poitrine. C'est un peu comme si le téléphone venait de me coller une droite avant de m'administrer une violente décharge dans le palpitant. Je me suis fait un cadeau empoisonné. Comment ai-je pu me faire ça ? Mon cœur se soulève, je crois que je vais faire un malaise.

« Tu as... Enfin, j'ai... J'ai dû tuer un homme. Je n'ai pas eu le choix. Tu comprendras par toi-même, au moment voulu. Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Je n'ai plus le temps de rien, si ce n'est, de m'enlever cette merde... »

Toujours dans son dos, la petite abandonne régulièrement « son œuvre » pour lancer des regards tendus vers la fenêtre en direction

de la rue. Je vois bien qu'elle est dans un état de stress manifeste. Avant que le dermographe ne se remette à sévir sur ma peau, elle lui glisse à l'oreille « que rester ici est risqué, trop risqué ».

« Matt, c'est vrai, il me faut faire vite... Ils vont peut-être arriver, on me traque, et même si j'ai pris mes précautions, je ne dois pas traîner, surtout si je veux te laisser une chance de t'en sortir. D'ailleurs, à partir du moment où tu lances cette vidéo, j'imagine qu'il doit te rester une poignée de minutes avant que ça se complique sérieusement pour toi. Alors je vais te faire la version courte... »

Avant que ça se complique sérieusement ? Je suis traqué ? Par qui ? Pourquoi ? Je commence franchement à paniquer, à me poser des tas de nouvelles questions et à quitter l'écran des yeux pour chercher les options qui se présentent à moi dans ce bouge sombre. Mes mains deviennent moites pendant que la vidéo se poursuit implacablement.

« Moi, je vais enlever ce truc... je vais disparaître de ta tête, tu seras "vierge"... ça sera à toi de jouer... Mais je préfère te prévenir... Ça risque d'être chaud, ça va secouer. »

À l'écran, la gamine annonce qu'elle a terminé, qu'elle peut passer au motif suivant, l'autre version de moi pointe la tatoueuse de l'index et s'adresse à l'objectif.

« Pour ne pas oublier l'essentiel, tu as les tatouages que je viens de me faire. Ils te mettront sur la voie et... pour le reste... Tu dois faire confiance à la petite... Elle, elle sait tout, elle t'expliquera. »

Ma gorge se serre, je sens une énorme boule amère se former, une masse dense et gluante qui m'empêche de respirer. Tout repose sur une ado qui semble aussi vulnérable que moi. J'angoisse, j'ai envie de pleurer comme un enfant, je voudrais m'enfermer dans une boîte à double tour et que toute cette histoire s'arrête. Sauf que l'histoire ne fait que débiter.

À l'écran, l'un et l'autre s'interrompent, pétrifiés par des bruits

venant de la cage d'escalier. Celui que j'étais s'adresse à la petite blonde et lui intime de se taire et de se planquer. La gamine rétorque qu'ils étaient censés les avoir semés avant d'obéir et d'observer le silence. Ils s'échangent des regards inquiets puis des murmures à peine audibles. Filmé en contre-plongée, je lui demande à voix basse où se trouve mon calibre, la gamine fait signe vers la salle de bains. Alors que je m'apprête à m'y rendre, un fracas déchire la bande-son de la vidéo, la porte de l'appartement vient d'être défoncée.

Le portable est jeté à terre, ça continue de tourner, on ne voit que le plafond, mais on entend tout. Des ombres traversent le champ, il y a des voix d'hommes qui somment de ne pas bouger et les cris de la petite qui soulèvent le cœur.

Mon hurlement ressemble à celui d'un fauve, il y a des craquements provoqués par des pas, on dirait quelqu'un qui court. Le téléphone enregistre une déferlante de coups, des meubles renversés, des hommes à terre au milieu d'une vague de sanglots appartenant la petite. La plainte d'un des types s'élève dans la pièce, il y a des flashes lumineux, trois puis quatre détonations s'écrasant contre les murs.

L'écran se met à trembler, on dirait que l'altercation se déroule juste à côté. Entre rugissements et passage à tabac, viennent un nouveau coup de feu et le bruit sourd d'un corps qui tombe lourdement.

Le râle agonisant de l'individu précède mon irruption furtive à la caméra, je traverse la pièce en courant et le gant en latex de la gamine s'empare du smartphone avant qu'elle ne se mette à crier « Attention, derrière vous ! ».

À l'écran, le cadrage bouge énormément, mais on distingue le premier homme mort avec la tête explosée, et surtout le second, à l'entrée, qui semble se relever et se jeter sur moi. Le pugilat féroce ne dure pas bien longtemps. Il me projette contre un meuble, me fait tomber à la renverse et s'empresse de récupérer son arme à

proximité de la porte afin d'achever le travail, sauf que je me relève pour repartir à l'assaut. Prise d'effroi la gamine lâche son smartphone et me vient en aide. À nouveau, l'objectif fixe le plafond et moi, en tant que spectateur, je me décompose en m'efforçant de ne pas tourner de l'œil devant la vidéo.

On entend quelqu'un s'égosiller, on perçoit le tintement métallique d'un objet puis mon souffle sauvage lorsque j'assène plusieurs coups ponctués de hurlements aigus et terribles produits par la petite. Le silence revient, mettant un terme au râle humide échappé d'une gorge défoncée, vraisemblablement à grand renfort de pelle à tarte. Il ne reste alors que des sanglots et mes excuses prononcées à bout de force. La gamine récupère son mobile, le visage déformé par les minutes qu'elle vient de traverser, elle s'apprête à couper l'enregistrement mais je lui reprends le téléphone des mains.

Avant que la vidéo ne se termine, je me vois, la figure marquée, les cheveux ébouriffés, transpirant abondamment, je prononce quelques mots qui m'achèvent.

« Matt, je t'avais prévenu, ils ne plaisantent pas. Ce n'est qu'un aperçu de ce qui t'attend... »

On dirait que le mobile passe de main en main, sauf que l'autre moi se ravise au dernier moment pour ajouter :

« Oh ! Encore une chose... demande "la Liste" à la petite, elle comprendra. »

CHAPITRE 4

Elle a le goût de la folie douce, cette larme. Une larme poussée par l'atrocité de la séquence, venue s'écraser contre l'écran tactile, sur la dernière image de ma vidéo d'adieu. Une larme de détresse, d'un type qui ne comprend rien après s'être infligé l'inexplicable. Ce maudit film, d'à peine quelques minutes, déclenche un torrent d'affolement dans mes veines et des sillons salés qui se perdent jusque dans ma barbe. Je chiale comme un môme parce qu'il y a eu des vies fauchées en direct, parce que j'ai peur d'entrevoir ce qui m'attend, parce que je n'ai pas cerné exactement l'ampleur de la menace qui plane sur mon sort et celui de la petite.

Je viens d'assister aux secondes qui précèdent ma mort cérébrale, à mon propre débranchement et je me demande toujours pourquoi. Pourquoi je me suis arraché tout mon passé, tout ce qui fait l'essence d'un être humain normalement constitué. Je l'ai fait volontairement, mais pour échapper à quoi, au juste ? Mon souffle est court, coincé très haut dans ma poitrine, j'étouffe. J'ai l'impression que quelqu'un frappe à grands coups de masse sur mon sternum avec l'envie furieuse de me briser les côtes et de buriner mon pauvre cœur qui peine à battre normalement.

Je n'arrive plus à penser, c'est comme si ma tête était prise en tenailles par une pince géante qui comprime mon crâne jusqu'à le faire éclater. Je suis tétanisé, hanté par les mots prononcés dans cette vidéo au milieu de ce taudis silencieux alors que sur mes joues, le désespoir roule sans aucune retenue, encore et encore. La seule personne qui peut m'aider, c'est cette gamine tatouée, cette petite brindille fragile et pas bavarde qui vient de se redresser dans la pénombre. Cette brindille qui est censée comprendre ce qui nous arrive, elle est supposée savoir pour « la Liste ».

— Oh, hey ? Petite ?

Je me racle la gorge en tentant de refouler mes trémolos le plus loin possible. La gamine semble attendre la suite de ma phrase, les bras ballants, en silence.

— Il a... Enfin, je veux dire... J'ai évoqué une liste. C'est quoi cette Liste ?

Elle reste muette, mais son regard se braque vers la fenêtre de ce champ de ruines avant de s'en approcher avec la plus grande prudence, le dos courbé et presque ventre à terre. Il paraît qu'on ne doit pas nous voir. Avec la voix brisée par une situation qui me dépasse, je réitère ma question pendant que l'adolescente se fait discrète aux abords du carreau sur lequel est scotchée une feuille blanche. C'est une feuille qui semble être griffonnée à la va-vite. D'un coup d'œil furtif, elle examine ce qui se passe dehors, au beau milieu de la nuit, avant d'arracher le morceau de papier puis de me le remettre un peu sèchement.

— Tenez, la voilà.

— Ce torchon ? Qu'est-ce que je dois en faire ?

— Alors c'est vrai ? Vous ne vous souvenez de rien ?

Je secoue la tête afin de lui laisser imaginer la réponse. Elle semble, par la force des choses, devoir se reprendre en main et étouffer la partie de son être encore choquée. Ça se voit sur son visage que l'innocence de l'adolescence s'en est allée, qu'elle doit faire face puisque je ne suis d'aucune utilité.

— Après ce qu'on vient de faire... Ils ne vont pas tarder à comprendre et revenir.

La gamine complète la phrase en désignant les deux corps raides dans le salon, m'expliquant qu'ils possèdent chacun un implant et que, vu leur état, ils ne doivent plus émettre leur position. Et ça, ça craint.

Le message est bien passé, raison de plus pour découvrir la Liste

sans attendre. Mes yeux décryptent péniblement des prénoms, des bouts de phrases incompréhensibles, des chiffres qui ne veulent rien dire. Mon œil abandonne la feuille volante froissée et je me rends compte que la jeune femme s'attelle autour du premier corps. Elle ne peut pas me laisser dans le flou. Pas avec seulement des sous-entendus à propos des renforts qui arrivent, pas avec un inventaire sans queue ni tête, rédigé à la hâte. Je n'ai aucune intention de me contenter de ça, elle en a trop dit ou pas assez.

— Qui va comprendre ? Qui doit revenir ? Qui sont ces hommes ? C'est lié à la Liste ? Explique-moi, je t'en supplie. De quoi tu me parles ?

Elle vient de mettre la main sur ce qu'elle cherchait. Le calibre de l'officier mort. Une arme qu'elle tient fermement à présent. Dans un réflexe presque mécanique, elle tire la culasse du pistolet vers elle et incline le gun pour l'examiner sous toutes les coutures. Définitivement, il n'y a plus un soupçon d'enfance chez cette petite. L'horreur vient de la faire grandir trop vite, et quelque part, si elle est à l'aise avec un automatique, j'y suis pour quelque chose. Sans quitter l'engin des yeux, en me laissant penser qu'elle sait s'en servir et compte bien y recourir le cas échéant, elle me répond tout naturellement.

— Je vous parle de l'Ordre.

— L'Ordre ?

Plutôt que de m'éclairer, elle se fige devant moi, raide comme un piquet, puis tente de jeter un œil dans mon dos, vers le lavabo et les serviettes souillées.

— Poussez-vous. Laissez-moi passer.

D'un geste de la main, avec le bout du flingue, elle m'écarte du passage, se fraye un chemin et se rue dans la salle de bains. Moi, je reste cloué sur place, figé par l'incompréhension, avec dans la tête ce nom bien mystérieux qui sonne comme une secte et qui alimente ma migraine.

L'Ordre, qu'est-ce que c'est ? Aucune foutue idée. La main plongée dans le lavabo, la petite arbore une attitude presque guerrière et récupère sans une once d'hésitation la puce qui baigne dans le sang. Quand elle revient dans le salon au pas de course, je comprends que ça urge, mais c'est tout ce que je suis en mesure de deviner.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ce truc ?

— On a besoin de l'implant pour la suite.

— Et tu comptes en faire quoi ?

— Je respecte vos consignes, c'est tout.

Visiblement, je lui ai transmis des instructions avant de formater ma mémoire. Elle s'active autour des cadavres et rassemble tout ce qu'elle peut au milieu du salon. Puis elle se rend vers la chaise qui trône à côté de la télévision et s'empare de la tenue noire abandonnée négligemment, celle qui ressemble à l'accoutrement des deux morts. Qu'est-ce qu'elle manigance ?

— Tu ne m'as pas répondu pour la Liste.

— Habillez-vous maintenant.

Elle me jette l'uniforme à la figure et évite une nouvelle fois ma question, elle se contente d'essuyer avec son débardeur trop grand le composant électronique encore écarlate. Je ne peux plus rester sans savoir, je ne peux plus la regarder s'agiter entre les morts en me laissant patauger dans l'ignorance, alors le ton monte. Vraiment.

— Qu'est-ce que c'est que cette foutue Liste ? RÉPONDS-MOI !
RÉPONDS-MOI MAINTENANT !

Stupéfaite par mon éclat de rage, elle reste médusée au milieu du salon. Je ne me reconnais pas dans cette colère et à bien y réfléchir, je ne me connais pas, tout simplement. Pendant une fraction de seconde, on ne perçoit que mon souffle bestial et mon besoin viscéral d'apprendre la vérité. Elle me dévisage, un peu étonnée, un brin inquiète, juste avant qu'elle ne daigne desserrer les

mâchoires et me dévoiler ce qu'elle sait.

— Je vous ai tatoué, à votre demande.

— Pardon ?

— Cette liste reprend toutes les inscriptions et indique dans quel ordre je vous ai marqué la peau.

— Mais... Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça représente ?

— C'est ce que vous vouliez...

— Qu'est-ce que je voulais au juste ? C'est du délire !

— Des tatouages pour ne pas oublier.

— Ça, je l'ai dit dans la vidéo, mais qu'est-ce que je ne dois pas oublier ?

— Je ne sais pas. J'imagine qu'il y a une sorte de priorité, une chronologie à respecter.

Tout en me répondant, elle coince le flingue dans son short en jean's puis glisse l'implant au fond de sa poche. De l'index, elle replace sa monture sur le nez pour se donner l'air sérieux, comme si elle cherchait à se convaincre qu'elle est à la hauteur ou plus mature qu'elle ne paraît.

— J'ai tout mémorisé, ne vous inquiétez pas.

— Ne pas m'inquiéter ? C'est une blague !

Je veux simplement vous rassurer, je sais ce qu'on doit faire avec les tatouages. Au moins au début...

— Et qu'est-ce qu'on est censé faire ? Dis-moi ?

— C'est le plan... Notre plan. Enfin, le vôtre pour être exact.

Avec l'agilité d'un chat, la gamine enjambe le corps dont la tête est pulvérisée, elle prend soin de ne pas salir ses Airmax blanches déjà bien fatiguées, et se poste face à moi. De ses grands yeux verts, elle me scrute de la tête aux pieds puis elle me conseille vivement de m'habiller sans traîner. Enfin, du bout des doigts, elle tire sur le smartphone que j'ai un mal fou à lâcher. Je nage en pleine confusion et j'aimerais avoir le début d'un propos cohérent pour

pouvoir m'y accrocher, un peu comme une bouée. Juste pour ne pas sombrer dans la psychose. Sauf qu'elle vient de parler de mon plan, je n'ai pas rêvé. Un plan, ça induit un semblant d'organisation, quelque chose de prémédité, de réfléchi. La voilà, ma bouée.

— Wow ! J'ai bien entendu ? Comment ça « mon plan » ?

— S'il vous plaît, pour la dernière fois, enfilez votre uniforme. On décampe.

Je sais que l'heure tourne. Je sais que la menace approche, cachée derrière le nom étrange de l'Ordre. Je sais que la mort de ces types va entraîner des dommages collatéraux, mais j'ai besoin de comprendre où je mets les pieds, dans quoi je me suis fourré et surtout, comment on va s'en sortir.

— Mais c'est quoi le plan, ça consiste en quoi ? Pourquoi un plan ?

— Pour nous sortir de ce merdier.

« Quel merdier ? Quel merdier, nom de Dieu ? » Ce sont les seuls mots qui sortent de ma gorge nouée alors que je l'observe d'un œil ahuri en train de dégainer son briquet et de s'allumer une clope pour patienter. Après une première bouffée qu'elle expire bruyamment, elle se dirige vers l'écran plat sévèrement fendu puis elle augmente le volume. Du bout du doigt, la gamine tapote la dalle du téléviseur afin que j'ouvre grands les yeux et elle précise simplement :

— Notre merdier.

CHAPITRE 5

L'écran brisé affiche des images parasitées sur une chaîne d'informations d'ampleur nationale. Visiblement, il s'agit d'une édition spéciale. En dépit de la fissure en diagonale et des éclaboussures, on y voit une pièce blanche qui me fait penser à une salle d'attente. Les gens ont l'air calme, tout à fait normaux, assis sur des chaises en enfilade, vacant à leurs occupations. Puis les visages se crispent, certains détalent comme des lapins, d'autres cèdent à la panique lorsque ma silhouette filmée en basse définition apparaît dans le champ. Je tiens la gamine entre mes bras, juste devant moi. Je suis en uniforme, elle a mon arme pointée sur la tête. La scène lève le voile sur ce que j'étais, et comme si ça ne suffisait pas, je découvre le titre du JT :

« Prise d'otage – Antenne de l'Ordre, 16^e District »

Nom de Dieu, j'hallucine. Je fais la une des journaux, j'en ai le vertige, mais je n'ai pas le temps de réaliser – ni même de m'en remettre, car je me vois balayer l'espace avec mon pistolet puis progresser vers la sortie avec la petite qui n'en mène pas large. L'écran se scinde en deux pour amorcer un duplex avec le correspondant local qui fait part des dernières avancées en évoquant une chasse à l'homme sans précédent.

« La Division Recherche et Renseignement de l'Ordre vient de publier un communiqué qui confirme la poursuite de la traque entamée un peu plus tôt dans la journée. Le preneur d'otages, connu des autorités, est encore en fuite à l'heure qu'il est. D'après nos sources, l'implant de l'ennemi public N° 1 émettrait dans une zone reculée, en dehors de l'agglomération. Cette hypothèse pourrait réduire le risque d'un bain de sang dans l'hyper centre et sa périphérie. Un élément qui reste toutefois à confirmer, car les

témoignages que nous avons pu recueillir indiquent que le fugitif aurait été identifié à plusieurs endroits et localisé dans des secteurs différents. À l'heure où je vous parle, les informations semblent contradictoires même si nous venons d'apprendre que le périmètre autour de SeaWhole vient d'être bouclé dans le cadre de mesures préventives. [...] »

Sur l'autre moitié de l'écran, on diffuse les images de policiers et de militaires qui se déploient lors d'interventions forçant le respect. Mon regard horrifié ne peut se détacher des hélicoptères, des drones, des chiens, des véhicules blindés et des fusils d'assaut mis à disposition pour me neutraliser.

« [...] L'individu, nous vous le rappelons, est extrêmement dangereux. Tout laisse à penser que son geste était prémédité et les hautes autorités de l'Ordre redoutent que le ravisseur retire son implant durant sa fuite, ce qui pourrait en faire le dernier "sujet PK" connu à ce jour. La question qui se pose aujourd'hui est : Est-ce seulement possible ?

Quoi qu'il en soit, toujours d'après nos sources, l'homme brouille visiblement les pistes et se joue des procédures d'identifications faciales automatisées, parvenant à passer à travers les mailles du dispositif mis en place par l'Ordre. Il va sans dire que les mesures de sécurité sont maintenues et vraisemblablement renforcées dans le cadre du niveau d'alerte maximal, et que la protection des citoyens reste la priorité absolue de l'Ordre jusqu'à la capture du dissident. Nous invitons chacune et chacun à la plus grande vigilance tant que le fugitif ne sera pas mis hors d'état de nuire. »

La vidéo reprend sur toute la largeur, diffusant le reste de la séquence dans la salle d'attente. La chaîne dévoile sans aucune censure les figures choquées des gens coincés dans cette pièce à mes côtés, histoire d'illustrer la gravité des propos et d'insister sur ma dangerosité. Toujours filmé depuis un angle, toujours en basse définition.

La gamine me sert de bouclier, je dégage une espèce de fureur

animale lorsqu'un autre individu en uniforme s'interpose, probablement pour nous empêcher de sortir. Mon arme se dresse à l'horizontale, dans la direction du garde qui joue les gros bras et, sans la moindre réticence, je fais feu. Le pauvre type s'écroule en se tenant la poitrine, je l'abats au sol en tirant une nouvelle fois. L'homme se fige, dans une mare de sang, puis je disparaîs du cadre avec la petite.

— Je n'ai pas fait ça ? Dis-moi que ce n'est pas vrai ?

Mon cri du cœur résonne contre les murs de cette impasse dans laquelle je me trouve. Les faits sont là, il n'y a qu'à voir l'état du salon et les deux uniformes sans vie qui nourrissent les mouches.

— Dis-moi que c'est un coup monté ?

Elle se tait, elle tire sur sa blonde en plissant des yeux jusqu'à la faire crépiter. Son œil reste rivé sur l'écran, en particulier sur le coin droit. Des bulles de notifications apparaissent à côté du logo de la chaîne, je peux lire des messages hostiles me concernant. On réclame justice, on veut me voir crever, on hurle à grands coups de hashtags, en moins de 200 caractères.

— Les gens vous détestent.

La rage extraite des réseaux sociaux est sans appel, la petite a raison, le monde me hait. Au milieu des volutes blanchâtres crachées par la gamine, la télévision continue de vomir cruellement les mêmes infos et je n'ai plus les mots, plus d'excuses, plus de solutions parce que le mal est fait. Je n'ai plus la force de me ressaisir après ce que je viens de voir. Si je ne recolle pas les morceaux, je sais très bien que je vais devenir fou. Je vacille, j'ai besoin de m'asseoir. Mon œil s'attarde sur la tenue que je dois enfiler, sur les deux corps qui gisent entre ces murs, sur cette gamine que j'ai entraînée là-dedans. Qu'est-ce que je lui ai fait ? C'est quoi un sujet PK ? Suis-je un monstre ? Un terroriste ? Un tueur sans pitié ? Ou pire, une espèce de pervers qu'il faut enfermer ?

Je vais défaillir, je chancelle jusqu'à la table basse pour ne pas me laisser tomber par terre. Boxé par l'évidence, étranglé par les sous-entendus, je m'assois et j'abandonne la Liste. Je dévisage la petite de mes yeux rougis par la culpabilité et mes trous de mémoire. Mon Dieu, est-ce que je pourrai un jour me le pardonner ?

— Ne... Ne me dis pas que je t'ai fait du mal ? Je ne t'ai pas touchée au moins ?

— Vous avez fait ce que vous deviez faire...

— Pitié, qu'est-ce que j'ai fait exactement ? Dis-moi la vérité. Je t'en supplie.

— Vous m'avez sortie de là. Merci pour ça.

— Merci ?

— Habillez-vous, on n'a plus le temps.

Assommé par les séquences que je viens d'ingurgiter, j'ai le plus grand mal à m'exécuter. Ça tourne en boucle, je revois cet innocent s'effondrer, je pense à la peur sur le visage des gens. J'attrape mes fringues en éclatant en sanglots, totalement dévasté. Comment ne pas imaginer le pire en venant de voir les infos ? Je sombre lentement dans les limbes du malade mental qui se cache peut-être au fond de moi. Qui je suis, au juste ? Je pourrais très bien avoir été un psychopathe avant de me griller le cerveau. En tentant de revêtir cette fichue tenue, mes gestes sont mécaniques, un peu gauches, je fais ce qu'il faut faire, du moins, j'essaie sans y parvenir.

La petite vient à ma rescousse et m'aide à enfiler le costume officiel que je portais sur la vidéo. Notre proximité soudaine me rend mal à l'aise, ses remerciements me perturbent, j'ai l'impression de dérailler, que tout sonne faux, que je ne suis pas à ma place et qu'elle n'a rien à faire dans ce trou qui pue la mort. Avec sa clope au bout du bec, la fumée me brûle les yeux et me pique le nez, mais je ne dis rien, je la laisse me guider. Lentement, je passe l'uniforme et chaque centimètre de tissu ravive la douleur de ma peau mise à mal par les tatouages. En serrant les dents, sans

parvenir à faire le tri dans mon esprit, je reboutonne ma chemise noire brodée aux couleurs de l'Ordre et sans me l'expliquer, je m'attarde sur son visage ingénu.

— Co... Comment tu t'appelles ? Il faut que je sache.

J'ai besoin de mettre un nom sur ce visage, de m'agripper à la moindre parcelle d'humanité qui se présente. Je refuse de ressembler de près ou de loin à celui que j'ai vu dans le reportage. J'ignore quelles étaient les motivations du type qui me ressemble, mais je ne suis pas ce genre d'homme. Je refuse de l'accepter. J'en termine avec le dernier bouton lorsqu'elle saisit ma main afin de me la placer sous les yeux. Délicatement, elle exerce une légère pression sur chacune de mes phalanges en m'invitant à regarder une à une, les lettres tatouées.

L.U.C.E.

— Luce, je m'appelle Luce.

— Qu'est-ce qui s'est passé à la télé ? Raconte-moi, j'ai besoin de comprendre.

Avec ses dents, elle redresse sa clope en grimaçant avant de l'attraper du bout des doigts. Tout en tapotant sur le mégot pour faire tomber la cendre, elle m'adresse un regard rempli d'hésitation, alors j'insiste.

— Pitié ! Luce !

La petite Luce recule d'un pas, elle ne dit toujours rien. J'observe ma main tatouée avec son prénom sur les doigts, en me demandant pourquoi j'ai eu besoin de ça. Pourquoi ne pas me le dire tout simplement à haute voix ? Puisque la réponse ne vient pas, je consulte mon autre main, j'ai la rétine accrochée par une tache noire. Sur le dos, entre les veines et les tendons, j'y déchiffre « Dimitri ».

— Et lui ?

— C'est un des premiers trucs que je vous ai tatoué.

— Qui est-ce ? De la famille ? Un ami ? Tu le connais ?

Luce hausse les épaules, elle n'en sait rien. D'un air détaché, elle récupère la Liste sur la table basse pour la froisser, en faire une boule et y mettre le feu avec son briquet. Le papier se tord et se consume, dévoré par des flammèches. Elle place la page incandescente au milieu du salon et alimente le brasier avec les serviettes en papier et tout ce qu'elle trouve à proximité.

— Tu peux me dire ce que tu fabriques ?

La gamine quitte son feu de joie des yeux puis s'approche de moi et me prend par la main tandis que l'épaisse fumée lèche le plafond puis occupe rapidement l'espace. Avec énergie, Luce m'entraîne vers la sortie en poussant du pied l'autre macchabée qui bloque la porte.

— J'efface les traces de notre passage, tout doit brûler. Allez, on s'en va ! Venez, je vous dis.

— Mais pour aller où ?

Ni une, ni deux, elle désigne ma chemise et me prie de la soulever. Son index glisse sur mon abdomen, plus précisément, sur le premier tatouage qu'elle a réalisé à ma demande. On peut y lire « 612, Meribel Street – 1 B ».

— Qu'est-ce que c'est ?

— Votre adresse. On va chez vous.

CHAPITRE 6

Poussée par la noirceur d'épaisses fumées, par le parfum de l'enfer et ses flammes à l'appétit féroce, Luce s'enfonce dans l'obscurité du palier pour disparaître dans la cage d'escalier. Elle fend les ténèbres, sans rien ajouter. La situation est lunaire, mais je lui emboîte le pas. Bien obligé de lui faire confiance, groggy par le peu d'éléments dont je dispose, je dévale les étages sur ses talons en laissant l'incendie faire rage tout là-haut.

On vient de franchir le hall et ses odeurs d'urine, un box sécurisé, un sas fermé à clé ainsi que des grilles. D'ailleurs, des grilles, on en croise des tas avant de nous retrouver à l'extérieur, dans une ruelle sombre aux relents nauséabonds et sous une pluie battante. La première chose qui me frappe en mettant le nez dehors, c'est l'air vicié, épais et poisseux. Avec ce mélange de vapeurs humides, à mi-chemin entre le goudron frais et les gaz d'échappement, j'ai l'impression d'avaler des particules fines à chaque fois que j'ouvre la bouche. Il y a aussi ces kilomètres de câbles tressés qui longent les bâtiments. Du gros câble, parfois suspendu, barrant le ciel noir et les façades amochées d'immeubles en ruines.

La gamine rase les murs truffés de graffitis et de fenêtres caillassées, j'en fais autant pour me fondre dans un décor où l'espoir s'est enfui il y a longtemps. En toute franchise, j'ai du mal à croire que des gens puissent vivre ici, derrière les grilles, à côté des caniveaux qui débordent, dans un quartier à la dérive envahi par les eaux grises et la fibre optique. Tout en trotinant, Luce saisit l'adresse de mon domicile sur son téléphone. Il paraît qu'on peut s'y rendre à pied, c'est son GPS qui le dit.

En parlant de guidage par satellite, j'ai un sentiment étrange, une inquiétude diffuse qui remonte d'un coup, d'un seul. J'ai peut-être

perdu la mémoire, mais pas le sens de la réalité. Depuis des décennies, un appareil connecté est un appareil que l'on peut tracer. Tout le monde sait ça, comme tout le monde sait que le ciel est bleu – avant que l'industrie pétrochimique ne laisse planer qu'une épaisse couche grisâtre au-dessus de nos existences. Dans tous les cas, si un GPS est en mesure de nous localiser, j'imagine que ça doit être à la portée des autorités.

— Luce ? Ça... Ça craint pas ton truc ?

— Quoi ?

Elle s'arrête, certainement alertée par le sifflement des poumons que je suis en train de perdre à force de trotter dans ce nuage irrespirable et nourri par les diesels du monde entier.

— Je parle de ton téléphone.

— Ah ça ? Non, aucun risque.

— Tu es sûre ?

— Vous avez peur de quoi ?

— Qu'on nous piste...

— Tout n'est pas clair dans votre tête, laissez-moi faire.

— Mon passé a disparu, mais ça, je sais que ça craint. Qui dit mobile, dit localisation... Non ?

— À condition d'être connecté à un réseau public.

Elle semble si convaincue qu'elle n'a rien besoin d'ajouter avant de reprendre son trot sous la pluie.

— Attends ! Luce !

— Quoi encore ?

— Tu es certaines que... les mecs qui veulent ma peau... ne peuvent pas te retrouver ? Genre la triangulation ou un truc comme ça ?

Elle s'interrompt une nouvelle fois, frappée par mon idée vraisemblablement saugrenue tandis que mon souffle se veut de plus en plus laborieux.

— Impossible, je suis connectée à Ekinox.

— Ekinox ?

Devant mon ignorance, elle se met à râler, totalement exaspérée parce qu'il va bien falloir m'expliquer.

— Le dark web, vous connaissez ?

— Euh, l'internet que personne ne peut contrôler ?

— Et où tout le monde est anonyme, en effet. Eh bien, c'est pareil pour les mobiles. C'est ça, Ekinox.

Elle m'assure que même le satellite est piraté, il n'y a rien à craindre de ce côté. Les réseaux GSM, Data, Web et GPS sont privés, entretenus par toute une frange de la population qui s'autorise quelques libertés en passant sous les radars.

— Bon, si tu le dis...

— Vous venez ou vous attendez de prendre racine ?

Sur les affirmations de la gamine, notre échappée reprend de plus belle et me plonge dans les recoins les plus disgracieux d'une société que je découvre d'un œil neuf. Des cris de femmes, des chiens hurlant à la mort sous l'averse, des carcasses de voitures désossées pour la plupart, des flammes sous un porche et quelques ombres rôdant autour. Ici les rats poursuivent les chats, il y a des poubelles qui dégueulent dans les coursives et des squares où l'herbe a laissé place au béton. Puis le béton a laissé place à la crasse, aux seringues, à l'horreur, dans l'indifférence la plus totale, du moment que les ménages captent à haut débit, ici tout est permis.

Pourtant, ici ça craint, il y a des recoins qui pourraient s'appeler coupe-gorge. Ici, nos pas résonnent sur le goudron détrempé, l'humanité semble avoir la gueule de bois et ne pas vouloir dessaouler. J'avance dans un monde fou, un monde dans lequel je ne me reconnais pas. Des écrans géants éclairent l'asphalte luisant à chaque coin de rue. Bien sûr, il y a ma trombine dessus et le rappel des faits. Je suis un homme mort, ils finiront par me pincer,